

CONSTANTIN LITZICA ET LES ÉTUDES ROUMAINES DE BYZANTINOLOGIE AU DÉBUT DU XX^e SIÈCLE

LEONIDAS RADOS

L'historiographie roumaine à la fin du XIX^e siècle n'est pas restée indifférente aux innovations de la byzantinologie du continent, non plus qu'à la déchéance de l'histoire philosophique et à l'affirmation d'une nouvelle histoire de type érudit, méthodique, dans la culture européenne¹, et en général aux évolutions et tendances nouvelles dans l'historiographie. Au contraire des centres universitaires de l'ouest de l'Europe, où la constitution de la byzantinologie en tant que domaine distinct de la science historique ne répondait pas à des nécessités impérieuses, puisqu'une spécialisation et même surspécialisation y étaient encouragées par le courant positiviste, en Roumanie le domaine s'est cristallisé pour des raisons beaucoup plus sérieuses qu'un éventuel luxe historiographique où l'obsédante ambition de se rapprocher du niveau de l'Occident. Ces raisons découlent de la spécificité de la culture roumaine elle-même, du fait que l'espace roumain a subi au long des siècles des influences grecques diverses, de la civilisation de la Grèce ancienne et l'hellénisme byzantin, à celui post-byzantin et moderne; en plus, une certaine catégorie de sources internes, celles rédigées en grec, pouvaient offrir des informations indispensables pour les recherches sur l'histoire des Roumains².

Bien que ce fut la France qui, par des savants comme Charles du Cange ou Bernard de Montfaucon, ait initié les recherches sur le Byzance, au XVII^e siècle l'Allemagne reprit le relais et réussit, vers la fin du XIX^e siècle à faire des progrès importants en ce qui concerne l'institutionnalisation des études byzantines³. Karl

¹ Al. Zub, *Système et empirisme dans l'historiographie critique roumaine*, en *Études d'historiographie*, Bucarest, 1985, p 185. Voir aussi Șt. Ștefănescu, *L'historiographie roumaine dans le contexte international de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e*, in «Analele Universității București, istorie», XXXII, 1983, pp. 77–90.

² Sur les conditionnements locaux et la cristallisation de la byzantinologie en tant que spécialisation académique distincte dans le milieu académique roumain, voir Leonidas Rados, *Sub semnul acvilei. Preocupări de bizantinistică în România până la 1918* (Sous le signe de l'aigle. Préoccupations pour la byzantinologie en Roumanie jusqu'en 1918), Bucarest, 2005.

³ Pour savoir plus sur les préoccupations pour la byzantinologie avant Karl Krumbacher voir la présentation faite par Hans Georg Beck, l'un des grands byzantinologues provenus de l'espace allemand, que je considère personnellement comme l'autorité principale dans le domaine de la littérature byzantine. Hans-Georg Beck, *Die Byzantinischen Studien in Deutschland vor Karl Krumbacher*, in *Chalikes. Festgabe für die Teilnehmer am XI. Internationalen Byzantinistenkongress*, Munich 15.–20. Septembre 1958, pp. 69–119.

Krumbacher (1856–1909) fonda ainsi en 1892 la première revue de spécialité, « *Byzantinische Zeitschrift* », dirigée, après la disparition du savant, par son proche collaborateur, August Heisenberg, et par Paul Marc. Comme Krumbacher l'affirmait dans la *Préface* du premier numéro⁴, la publication voulait assumer un caractère international, les articles étant rédigés par des auteurs de toute l'Europe⁵, dans toutes les langues de circulation internationale, y inclus le néogrec. À cette occasion, le philologue allemand exposait une multitude d'arguments en faveur des études byzantines et du fonctionnement de sa revue⁶ qui sont d'un réel intérêt pour la philologie grecque, romaniste et slave, pour la théologie et l'histoire, pour l'histoire de l'art, les sciences juridiques et même la topographie et la géographie⁷. La même année (1892), Karl Krumbacher créait aussi un centre d'études byzantines à l'Université de Munich, école qui allait contribuer énormément, ainsi que la revue qu'il dirigeait, à la formation d'une série de jeunes byzantinologues⁸, dont des futurs spécialistes roumains.

À son tour, l'école russe de byzantinologie a été avantagée parce que les savants allemands venus en Russie⁹ avaient préparé le terrain, de même que les académies religieuses qui assumaient des programmes d'études sur des thèmes ecclésiastiques. Ainsi, la byzantinologie russe a suivi immédiatement l'initiative allemande, la revue « *Vizantijskij Vremennik* » étant fondée à Petrograd en 1894, selon le modèle de la publication de spécialité dirigée par Krumbacher. C'est dans cet esprit que Sp. Lambros créa avec des moyens propres en 1904, dans l'espace grec, une revue similaire à celles déjà mentionnées, « *Neoshellenomnemon* », suivie, en 1909 par la fondation, à Athènes, de la publication *Byzantis* (à l'existence éphémère)¹⁰.

⁴ Karl Krumbacher, *Vorwort*, en *Byzantinische Zeitschrift*, 1\1892, p. 11. Le savant proposait une formule rédactionnelle à trois compartiments, études et articles, comptes rendus et notes, que l'on respecte jusqu'à présent. Voir aussi l'article de Sp. Lambros, *Byzantinische Desiderata*, (*Byzantinische Zeitschrift*, 1\1892, p.185–201), à caractère programmatique lui aussi.

⁵ Parmi ceux-ci se remarquaient J.B. Bury, Ch. Diehl, l'abbé Duchesne, H. Gelzer, G.N. Hatzidakis, N. Kondakov, Sp. Lambros, E. Legrand, K.N. Sathas, G. Schlumberger, Th. Uspenskij. Les articles abordaient des sujets différents, de l'art byzantine jusqu'à la littérature, les personnalités de la vie byzantine, la philologie, l'histoire ecclésiastique, la paléographie, ce qui témoigne de l'intérêt croissant des cercles scientifiques européens pour la civilisation byzantine.

⁶ Dans la *Préface*, Krumbacher racontait comme on était arrivé à cette formule éditoriale et, ce qui est intéressant pour notre démarche, l'auteur nommait, entre autres byzantinologues, N.G. Dossios lui-même, en admettant que la philologie roumaine avait beaucoup à gagner de la byzantinologie, puisque les Roumains, comme d'ailleurs les slaves de sud, avaient été inclus dans l'aire géographique du Byzance. (*Vorwort*, p. 5)

⁷ *Ibidem*, pp. 5–7.

⁸ Pour le centre d'études conduit par Karl Krumbacher, voir, entre autres: Fr. Dölger, *Karl Krumbacher*, puis H.G.Beck, *Das Institut für Byzantinistik und neugriechische Philologie der Universität München*, toutes les deux dans le tome *Chalikes*, Munich, 1958, pp. 121–135, 161–187.

⁹ Cf. A.A.Vasiliev, *op.cit.*, p.37.

¹⁰ La byzantinologie jouissait ici de toutes les conditions pour s'épanouir. Dès 1882 il y avait une « *Société historique et ethnologique* » qui se proposait d'entreprendre un effort constant de récupération

La France ne pouvait pas non plus ignorer le courant favorable aux études orientales et byzantines. En 1899 fut créée à Sorbonne une chaire de byzantinologie avec pour titulaire Charles Diehl, celui qui « découvrit » le Byzance durant les recherches sur l'exarchat de Ravenne¹¹, pendant lesquelles sa conception sur l'histoire de l'empire fut profondément marquée par la visible et durable influence byzantine. On peut affirmer que c'est à ce personnage que l'on doit, en grande mesure, la réception adéquate du Byzance en France¹² et même la « vulgarisation » (au sens positif du terme) à échelle mondiale de l'histoire de cette civilisation.

La fin du XIX^e siècle roumain marque le triomphe de la méthode sur la philosophie et l'acquisition de nouvelles méthodes de recherche et d'écriture de l'histoire. Le serviteur de la muse Clio tend à ne plus être philosophe ou visionnaire, mais un véritable scientifique qui devait avoir l'usage des techniques et sciences auxiliaires, maîtrisant des méthodes plus spécialisées et professionnelles. Le rythme des acquisitions et de la production historiographique sont plus rapides maintenant, remarquait Al. Zub¹³, et cela grâce aussi à la présence d'esprits d'envergure à la tête des institutions dont dépendait l'historiographie – des personnalités comme B.P. Hasdeu et C.D. Aricescu aux archives, puis I. Bianu à la Bibliothèque de l'Académie – ce qui influença l'évolution du domaine pendant cette période. Par ailleurs, il faut mentionner le généreux projet de Bianu, qui visait la constitution d'une communauté sélecte de bibliothécaires, à l'aide desquels on allait mettre en pratique le programme suggéré antérieurement par Odobescu et Hasdeu et formulé en termes clairs par Bianu lui-même: l'organisation et l'augmentation des ressources, l'évidence méthodique et la création d'instruments bibliographiques qui facilitent l'effort de valorisation de celles-là¹⁴.

Après 1900, notait L. Boia, les historiens suivent la route inaugurée par l'école critique. La recherche historique s'inscrit dans le modèle européen de l'époque, la méthode rigoureuse facilitant une définition plus adéquate des problèmes et des faits¹⁵. D'un autre côté, si c'est l'école critique qui détient la

des matériaux se rapportant à l'histoire et à la littérature grecque médiévale et moderne, ayant un bulletin propre. Dans le même contexte, se sont prouvés bénéfiques pour les études byzantines la rédaction, en 1892, du *Catalogue* des manuscrits précieux de la Bibliothèque Nationale (I Sakkelarion et A. Sakkelarion), du *Catalogue* des portraits impériaux, ainsi que du *Catalogue* des manuscrits grecs d'Athos (sous la direction de Sp. Lambros), puis la publication et la réédition de documents (travail réalisé par C.N. Sathas et Sp. Lambros), et l'organisation, en 1914, d'un musée byzantin.

¹¹ V. Laurent, *Charles Diehl, historien de Byzance*, in «Revue historique du sud-est européen», XXII, 1945, p. 7.

¹² *Ibidem*, p. 9.

¹³ Al. Zub, *A scrie și a face istorie* (Écrire et faire l'histoire), Iași, 1981, pp. 9 și 187.

¹⁴ Cf. Idem, *Vasile Pârvan. Efigia cărturarului* (Vasile Pârvan. Effigie de l'érudit), Iași, Ed. Junimea, 1974, p. 40. Voir aussi Al. Odobescu, *Opere* (Œuvres), II, Bucarest, 1967, pp. 424–425.

¹⁵ L. Boia, *Istorie și mit în conștiința românească* (Histoire et mythe dans la conscience roumaine), Bucarest, Humanitas, 1997, pp. 55.

majorité des ressources et imprime la direction à suivre, elle ne concentre pas toutes les disponibilités de l'historiographie, et, ce qui est important, ne détient pas le monopole de la critique, puisque *Junimea* et même les romantiques de l'école de Hasdeu avaient eu et maintenaient encore des disponibilités de criticisme¹⁶.

Le mérite de *Junimea* en ce qui concerne les efforts d'institutionnalisation des études de byzantinologie n'est pas à négliger¹⁷. Le groupe, par le biais de son chef sans conteste, Titu Maiorescu, s'est rendu compte de l'inconsistance d'une historiographie nationale qui ne pouvait pas utiliser avec professionnalisme une importante catégorie de sources, en l'espèce les sources grecques. On doit souligner ici l'apport essentiel de ce groupement, qui s'efforça de sélectionner des jeunes gens laborieux et talentueux afin de les envoyer se spécialiser à l'étranger, d'où ils devaient revenir préparés à affronter les pièges et les difficultés de ce type de recherches. C'était là une partie de la stratégie visant à rajeunir la nouvelle *Junimea*, car Maiorescu était conscient de la caducité de la génération antérieure (la vieille *Junimea*, dominée par l'esprit patriarcal de Iasi). Ainsi, durant la décennie antérieure, le professeur avait sélectionné les étudiants les plus doués, et la moisson fut, comme l'observe Z. Ornea¹⁸, riche (C. Rădulescu-Motru, Pompiliu Eliade, P.P. Negulescu, Simeon Mehedinți, C. Litzica, Al. Philippide, D. Evolceanu, D. Onciul, etc). Une fois identifiés, Titu Maiorescu, de même que son rival B.P. Hasdeu, faisait tout ce qu'il lui était possible pour élever ces jeunes au niveau désiré, en surveillant leurs lectures et évaluant leurs connaissances, allant jusqu'à leur procurer des bourses à l'étranger, publier leurs premiers textes et leur assurer une carrière dans l'enseignement, surtout dans l'enseignement supérieur.

Après avoir obtenu le prix Hillel pour sa dissertation sur Herondas, publiée d'ailleurs en 1894, C. Litzica, l'un des protégés de Maiorescu, a obtenu, en raison de sa spécialisation en byzantinologie, une bourse en philologie grecque à l'étranger (Allemagne et France). Après un stage de quelques mois à Berlin, où il consacra la plus grande partie de son temps à l'amélioration de son allemand, le jeune membre de *Junimea* arriva pendant l'automne 1895 à Paris, où il s'inscrit aux cours de la Sorbonne et de l'École de Hautes Études. Ici, il s'occupe en particulier du grec, bien qu'il lui soit « impossible de faire quoi que ce fût pour la byzantinologie », comme il écrivait à son mentor en mars 1896. Il ne trouve pas à

¹⁶ L. Boia considère, non sans raison, que chez nous la méthode critique est tout d'abord l'oeuvre de *Junimea*. Le grand mérite de celle-ci est d'avoir « mis en doute de nombreuses convictions commodes des Roumains » (*Ibidem*, p. 49 și 55).

¹⁷ Voir Leonida Rados, *Societatea "Junimea" și interesul pentru studiile bizantine* (La Société « Junimea » et l'intérêt pour les études byzantines), in *Anuarul Institutului de Istorie "A.D. Xenopol"*, tom XLI, 2004, pp. 513–528.

¹⁸ *Titu Maiorescu și prima generație de maiorescieni. Corespondență* (Titu Maiorescu et la première génération des disciples de Maiorescu. Correspondance). Anthologie, notes et préface par Z. Ornea, Bucarest, 1978, p. IX.

Paris « un professeur qui traite de l'histoire ou de la philologie byzantine »¹⁹. Le travail individuel, dans l'absence des conseils et de la surveillance d'un professeur, ne satisfaisaient point Litzica non plus que Maiorescu, à coup sûr. La décision d'aller à Munich, où il allait pouvoir bénéficier de la coordination de Karl Krumbacher, était donc déjà prise.

Lorsqu'il écrivait du centre européen de la byzantinologie, Munich, Litzica semblait finalement content et optimiste: « J'espère découvrir ici des idées aussi bien que des matériaux suffisants, au cours de byzantinologie où je me suis inscrit. J'ai discuté avec Krumbacher et je lui ai dit pourquoi je suis venu à Munich et ce que j'y comptais faire. Et il a approuvé mon idée d'utiliser le byzantinisme dans notre histoire, en me disant qu'il y avait là beaucoup à faire et qu'il me donnerait tous les éclaircissements nécessaires ».²⁰

Vers la fin du doctorat²¹, ayant pour directeur de thèse « le père de la byzantinologie », sa bourse aussi touchant à sa fin, Litzica s'intéressait déjà à son avenir en Roumanie. Lorsqu'il apprit que des débats étaient en cours dans la Chambre sur le projet de la loi de l'enseignement public promue par Spiru Haret, et qu'une chaire de philologie byzantine avait été approuvée, il écrit à son mentor dans la capitale de la Roumanie, en lui demandant – conformément à l'esprit politique de *Junimea* basé sur des alliances, faveurs et interventions – « d'intervenir en [sa] faveur pour ladite chaire »²². Cela ne doit pas surprendre, vu que c'était une pratique usuelle de l'époque et que Litzica était parti du pays ayant la promesse d'occuper, au retour, une fonction universitaire. Mais il faut noter le fait qu'à l'époque il n'avait aucune idée des vestiges byzantins des siècles XIV^e et XV^e dans l'espace roumain, puisqu'il demandait timidement dans une lettre des renseignements à Iorga, en 1897²³.

Revenu au pays, il remplit la fonction de bibliothécaire à la Bibliothèque de l'Académie, où I. Bianu, « l'assidu gardien des livres », comme l'appela N. Iorga²⁴, initia Litzica aux secrets de la bibliologie²⁵ et où ce dernier prit contact avec les

¹⁹ *Ibidem*, p. 264, lettre de 5/17 mars 1896 à Titu Maiorescu.

²⁰ *Ibidem*, p. 265, lettre de Munich, du 7.10.1897 à Titu Maiorescu.

²¹ Sa dissertation était publiée en 1898 à Munich. Voir C. Litzica, *Das Meyersche Satzschlussgesetz in der Byzantinischen Prosa. Mit einem Anhang über Prokop von Käsarea*, Inaugural-Dissertation zur Erlangung der Doktorwürde der Hohen Philosophischen Fakultät, Munich, A. Buchholz, 1898.

²² *Titu Maiorescu și prima generație de maiorescieni. Corespondență* (Titu Maiorescu et la première génération des disciples de Maiorescu. Correspondance), p. 256, lettre de Munich, du 7.03.1898 à Maiorescu. Voir aussi *Dezbaterile Adunării Deputaților* année 1897–1898, mois février et mars.

²³ I.E. Torouțiu, *Studii și documente literare* (Études et documents littéraires), Bucarest, 1939, vol. VIII, p. 326. Litzica demande des détails sur les inscriptions et les pièces, « si on en a trouvé, où se trouvent-elles rassemblées, et dans quels livres et revues ... on en a parlé ».

²⁴ N. Iorga, *Oameni cari au fost* (Hommes d'autrefois), II, Bucarest, 1967, p. 282.

²⁵ Al. Zub, *De la istoria critică la criticism* (De l'histoire critique au criticisme), p. 155.

manuscrits grecs, stage extrêmement utile qui lui offrit la perspective entière des documents référencés dans son oeuvre capitale de 1909, *Le Catalogue des manuscrits grecs*. Avant d'obtenir un poste universitaire, car l'effet des interventions se faisait attendre, le byzantiniste – qui, paraît-il, avait encore besoin d'aide afin de prendre son vol et vaincre le climat désenchanté, fut professeur à des lycées de la capitale et rédigea des études et des réponses à des comptes-rendus.

Ces derniers ouvrages ne présentent pas d'intérêt particulier sinon celui de fournir la preuve de son esprit appliqué et de sa rigueur intellectuelle. Publiés surtout dans « Convorbiri Literare » et « Analele Academiei Române », ces ouvrages représentent la période du début de l'activité de recherche de Constantin Litzica, ce qui fait que l'on ne peut pas compter y trouver ni des opinions fermes et personnelles, ni des réussites particulières. Après une présentation de la chronique d'Amiras, en 1896²⁶, publiée dans *Actualități* (Actualités)²⁷, article où l'on retrouve de nombreuses idées de son professeur Karl Krumbacher²⁸, le nouveau docteur en byzantinologie plaidait pour l'importance de l'étude du Byzance, avec la mention que l'institutionnalisation de ces préoccupations n'était pas et ne devait pas paraître un automatisme, une imitation de la direction adoptée par l'Occident, mais une nécessité en vue de l'étude complexe « de la langue, littérature et histoire nationales », qui serait incomplète sans la contribution de la byzantinologie. D'ailleurs, la même année il avait publié un autre article²⁹, dans lequel, après avoir mentionné que les Roumains, de par leur position géographique et circonstances historiques, ont été soumis à l'influence byzantine, l'auteur exprimait son opinion qu'« à présent il est impossible d'entreprendre une étude détaillée de ces manuscrits grecs », puisqu'ils étaient éparpillés dans plusieurs bibliothèques sans être catalogués³⁰. La passion pour les manuscrits grecs a entraîné aussi la publication de l'ouvrage *Manuscrisele grecești din biblioteca Academiei Române* (Les Manuscrits grecs de la bibliothèque de l'Académie Roumaine), dans l'introduction duquel, inspiré par les considérations de V.A. Urechia et A.D. Xenopol, l'auteur se rapportait au XVIII^e siècle, en critiquant les historiens qui « semblent ne pas trouver de mots assez forts et des couleurs assez sombres, pour peindre cette époque d'oppression »³¹.

²⁶ C. Litzica, *Cronica lui Amiras, manuscriptul din Biblioteca națională din Paris* (Chronique d'Amiras, le manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris), in « Convorbiri literare », 30, nr. 2, 1 février 1896, pp. 297–301.

²⁷ Idem, *Actualități* (Actualités), en « Convorbiri literare », XXXII, 1898, pp. 913–919.

²⁸ Idées exposées dans *le Préambule* du premier numéro de la déjà fameuse revue, « Byzantinische Zeitschrift », 1892.

²⁹ C. Litzica, *Cîte-va manuscrise grecești de la noi* (Quelques manuscrits grecs de chez nous), in « Convorbiri Literare », XXXII, 1898, pp. 330–337.

³⁰ *Ibidem*, p. 330.

³¹ Idem, *Manuscrisele grecești din biblioteca Academiei Române* (Les Manuscrits grecs de la bibliothèque de l'Académie Roumaine), in « Analele Academiei Române. Memoriile secțiunii istorice », seria II, t. 23, Bucaresti, 1900 (extract).

C'est Demosthene Russo, une future autorité dans la byzantinologie, qui en fit un compte-rendu modéré. Tout en reconnaissant le mérite du travail difficile, typique pour le domaine, ainsi que le « service rendu aux érudits », celui-ci attirait l'attention sur des inconvénients comme les traductions éronnées, le mode dont on avait catalogué les ouvrages, à la manière de I. Bianu – impropre aux textes grecs, l'arrangement fait selon d'autres critères que le contenu, et le fait d'avoir omis de préciser une information nécessaire: les manuscrits mentionnés étaient-ils publiés ou non?³² Sans doute Russo avait-il largement raison; les erreurs dans ce corpus documentaire n'étaient pas rares et on en a identifié au cours des années encore d'autres³³.

Mais le compte-rendu déclenche la réaction de l'auteur, qui, dans le prochain numéro de la revue³⁴, fait sa *mea culpa* (sincère, semblait-il) pour une série d'erreurs, mais défend le principe d'organisation de l'ouvrage selon la numérotation courante, aussi que la correctitude des traductions pour la majorité des textes³⁵. Il faut aussi mentionner ici la brochure sur les poèmes byzantins³⁶, recensée en termes élogieux par l'ami de l'auteur D. Evolceanu, lorsque l'ouvrage se trouvait encore dans les dépôts de la librairie Alcalay; l'auteur du compte-rendu trouvait un seul inconvénient à cet ouvrage, notamment le fait que « l'édition est destinée aux seuls spécialistes », allusion au fait que l'auteur avait reproduit un hymne et un canon byzantins sans en fournir l'attendue traduction³⁷.

Pourtant, l'ascension de Constantin Litzica faillit être brisée par un autre membre et protégé de la société *Junimea*, le jeune George Murnu, originaire de

³² Demosthene Russo, «*Manuscrisele grecești din biblioteca Academiei Române*» de Constantin Litzica («Les Manuscrits grecs de la bibliothèque de l'Académie Roumaine», par Constantin Litzica), in «*Noua Revistă Română*», nr. 30\1901, pp. 279–283. Publié aussi séparément, avec le titre D. Russo, *Manuscrisele grecești din biblioteca Academiei Române. Notițe critice și paleografice* (Les Manuscrits grecs de la bibliothèque de l'Académie Roumaine. Notes critiques et paléographiques) Bucarest, Göbl, 1901.

³³ Comme dans le cas d'un manuscrit (attribué ultérieurement à Zilot Românul), que Litzica datait du XVIIIe siècle, en remarquant que celui-ci était dédié au prince, alors que le manuscrit datait du début du XIXe siècle et n'était pas dédié au dit prince. Voir Zilot Românul (Ștefan Fănușă), *Opere Complete* (Œuvres complètes), Édition, étude introductive, notes, commentaires et renvois par Marcel-Dumitru Ciucă, Bucarest, Éd. Minerva, 1996, p. 338.

³⁴ C. Litzica, *Câte-va rectificări* (Quelques corrections), in «*Noua Revistă Română*», 31, 1 avril 1901, pp. 332–334.

³⁵ L'auteur soulignait le fait que les objections de Russo « auraient eu un impact plus grand s'il ne m'imputait des fautes que je n'ai point commises », mais admettait que le ton scientifique et froid de la critique est destiné à plaire au lecteur. C. Litzica, *op.cit.*, p. 334.

³⁶ Idem, *Poesia religioasă bizantină* (La poésie byzantine), Bucarest, Göbl, 1899. Le byzantiniste expliquait son initiative par le fait qu'une moitié des textes byzantins sont de nature religieuse et que la lyrique d'origine ecclésiastique du Byzance « se trouve à la base de toutes les poésies religieuses », car aucun des peuples chrétiens n'aurait produit des oeuvres de la grandeur de celles dues aux « bardes grecs du Moyen Âge ». Préface, p. 7.

³⁷ D. Evolceanu, compte-rendu pour *Poesia religioasă bizantină* (La poésie byzantine), en «*Convorbiri Literare*», XXIV, 1900, nr. 4, pp. 335–336.

Macédoine³⁸, qui dirigeait son attention sur les études byzantines. Une traduction des textes de l'historien byzantin Nichitas Choniates, faite par George Murnu, fut âprement critiquée par C. Litzica, qui lui reprochait d'avoir pris pour point de départ le *Corpus* de Bonn, de qualité douteuse, au lieu d'utiliser le manuscrit – autographe, paraît-il – de l'ouvrage de Nichita Choniates, qui se trouvait à Vienne³⁹. La réponse de G. Murnu ne tarda pas, l'auteur remarquant que le byzantinologue Karl Krumbacher n'avait accordé aucune attention à cet aspect lorsqu'il avait mentionné la traduction⁴⁰ et que, de plus, donner cours à ces conseils signifierait passer sur la liste d'attente les études de profil jusqu'à la nouvelle édition des textes historiques, évènement improbable dans les décennies suivantes⁴¹. Visiblement irrité, C. Litzica réagit en critiquant la structure de l'index ainsi que certaines traductions éronnées, comme le passage sur les prophètes qu'avaient envoyés les frères Asan et qui étaient « des deux sexes » selon la traduction incriminée ; Litzica insistait pour traduire ce passage par l'expression « de deux nationalités », c'est-à-dire Vlaques et Bulgares⁴².

N'oublions pas pourtant, en dépit de ces disputes – inhérentes, d'ailleurs dans un contexte scientifique dynamique, la collaboration bon gré mal gré⁴³ entre

³⁸ Ce dernier avait étudié dans des écoles grecques, où il a reçu une éducation à caractère classique marqué, pour suivre ensuite les cours de l'Université de Budapest et de Bucarest. Entré sous la protection de Titu Maiorescu il finit la Faculté de Lettres en 1899 avec une thèse de licence sur les éléments linguistiques grecs antérieurs à l'époque phanariote pour laquelle il obtint aussi le prix Hillel. Murnu est envoyé, grâce à Titu Maiorescu et Ioan Bogdan, à München, pour s'y spécialiser en byzantinologie ; il rentre au pays en 1902 avec le titre de docteur. Les premières études, rédigées en Allemagne et envoyées en Roumanie pour y être publiées, témoignent de la direction suivie par le jeune savant ; il s'agit des premières « apparitions » des Roumains sur la scène de l'histoire et du contexte byzantin de ces apparitions: *Când și unde se ivesc românii întâia oară în istorie* (Quand et où les Roumains font leur première apparition dans l'histoire), in «Convorbiri Literare », nr. 39, 1905, pp. 97–112; *Kekaumenos și românii în veacul al XI-lea* (Kekaumenos et les Roumains au XI^e siècle), in « Convorbiri Literare », nr. 39, 1905, pp. 577–650; *Vlahia Mare de la 1205–1903 (La Grande Vallachie de 1205 à 1903)*, in «Convorbiri Literare », nr. 40, 1906, pp. 1110–1116 et nr. 41, 1907, pp. 810–824; *Din Nichita Acominatos Honiatul*, in «Analele Academiei Române, memoriile secțiunii istorice », série II, T. XXVIII, 1906, pp. 357–467. Pour ce qui est de l'activité de George Murnu, nous recommandons l'excellent ouvrage de Nicolae-Șerban Tanașoca, *Balkanologi și bizantiniști români* (Balkanologues et byzantinologues roumains), Bucarest, 2002.

³⁹ Voir C. Litzica, *Studii bizantine* (Études byzantines), in « Convorbiri Literare », 41\1907, nr. 1, pp. 96–104. D. Burileanu aussi considérait – dans un rapport sur les ouvrages de Murnu (visant à assigner à celui-ci la chaire d'archéologie de la Faculté de Philosophie et de Lettres de l'Université de Bucarest), que cet ouvrage était une traduction « très intéressante pour la connaissance historique des Assanides » faisant preuve de connaissances solides de grec, mais qui « n'a pas fourni à l'auteur la moindre occasion d'affirmer sa personnalité par des recherches originales ». Voir Les Archives Nationales de la Roumanie, les Archives Historiques Centrales de Bucarest, le fonds *Ministerul Cultelor și Instrucțiunii Publice*, dossier 1781/1909, numéro de feuille 64.

⁴⁰ « Byzantinische Zeitschrift », XV, 1906, p. 656.

⁴¹ G. Murnu, *O lămurire* (Un éclaircissement), in « Convorbiri Literare », 41\1907, pp. 533–535.

⁴² C. Litzica, *Răspuns* (Réponse), in « Convorbiri Literare », 41\1907, pp. 632–634.

⁴³ Dans sa correspondance avec I. Bianu, G. Murnu, se trouvant à l'étranger, mentionne à maintes reprises le manque d'argent, raison pour laquelle il demande que l'on envoie à lui seul les

C. Litzica et G. Murnu lors de la traduction du tome XIII de la collection Hurmuzaki, qui contenait des documents grecs recueillis et publiés par A. Papadopoulos-Kerameus ; leur démarche fut compliquée, selon G. Murnu, par la présence de nombreux termes orientaux⁴⁴ ; le résultat, comme on va voir, n'a pas été satisfaisant puisque N. Iorga en personne demandait à l'Académie, en 1910, de retirer le volume de la collection pour le publier sous un titre qui n'impliquât pas son nom en tant que directeur de l'ouvrage. Progressivement, dans l'espace de quelques années, G. Murnu devint intéressé par le classicisme, renonçant aux études byzantines au profit de l'archéologie et l'histoire antique, ce qui laissa Litzica pour seul candidat à la prochaine conférence de byzantinologie.

Les œuvres de popularisation et les études scientifiques de Constantin Litzica ont fait voir dans cet homme un candidat sérieux au poste universitaire que Maiorescu s'efforçait à obtenir pour son protégé et que la Faculté de Lettres avait exigé dès 1897⁴⁵. La position de Maître de conférences en Esthétique de ladite faculté, transformée en Philologie byzantine par le Conseil de la faculté (dans la séance de 11.11.1907, fait approuvé par le ministère par l'adresse 63652\27.11.1907)⁴⁶, a représenté un moment essentiel dans le processus d'institutionnalisation de la byzantinologie roumaine, et, naturellement, Constantin Litzica fut nommé maître de conférences.⁴⁷

textes à traduire. Nous reproduisons plus bas un passage révélateur sur une carte postale sans date (probablement écrite en 1907) : « Tu me rendras un grand service si tu me donnes tout ce qu'il faut traduire, d'abord parce qu'ici la vie est très chère [...] et ensuite parce que Litzica est trop riche pour avoir besoin du peu que l'Académie peut lui donner ». Bibliothèque de l'Académie Roumaine de București, fonds *I. Bianu*, cote S 9 (8)/DIV.

⁴⁴ Selon sa correspondance avec I. Bianu, en décembre 1906 il questionnait le grand savant sur la décision de l'Académie qui confiait la traduction des documents publiés au chercheur grec et, en janvier 1907, il recevait déjà la tâche désirée. Bibliothèque de l'Académie Roumaine de București, fonds *I. Bianu*, cote S 9 (4-5)/DIV.

⁴⁵ Litzica s'est présenté en 1901 au concours en vue de l'occupation de la chaire de langue hellénique au cadre de la Faculté des Lettres de l'Université de Bucarest. De ces trois candidats (N. Burileanu, I. Ghica, C. Litzica) on a préféré N. Burileanu, dont les travaux ont été considéré plus proches de l'objet d'étude de la chaire. Voir « Anuarul Universității Iași, 1900–1901 », Iassy, “Dacia”, p. 31.

⁴⁶ Cf. Marin Popescu-Spineni, *Contribuții la istoria învățământului superior. Facultatea de filosofie și litere din București. Istoric, bio-bibliografie, programe, regulamente, statistici, diagrame* (Contributions à l'histoire de l'enseignement supérieur. La Faculté de philosophie et lettres de Bucarest. Histoire, biographie, bibliographie, programmes, règlements, statistiques, diagrammes), Bucarest, 1928, p. 44. Voir aussi V. Dupoi, *Organizarea predării disciplinelor la Facultatea de Litere și Filosofie din București în perioada 1864–1917* (L'organisation de l'enseignement des disciplines à la Faculté de Lettres et Philosophie de Bucarest dans la période 1864–1917), in « Analele Universității București, istorie », anul XII, 1963, p. 41–49.

⁴⁷ Le cours débutait dans le second semestre de l'année universitaire 1907–1908, ayant parmi d'autres invités celui auquel Litzica devait son ascension, et qui « a manifesté tant d'intérêt pour la création de la chaire d'études byzantines à notre Faculté », Titu Maiorescu (Lettre du 12 janvier 1908, en *Titu Maiorescu și prima generație* [Titu Maiorescu et la première génération], p. 267).

Avec des variations d'une année à l'autre, le titulaire enseigna un cours d'histoire byzantine et, parallèlement, s'exerça à la paléographie grecque, aux traductions de documents grecs et roumains et manuscrits grecs⁴⁸. Comme pour chaque début, les travaux n'allaient pas comme il l'aurait voulu. Le maître n'a peut-être pas su présenter de manière appropriée le domaine et son cours, ou la collaboration avec les étudiants n'a peut-être pas été acceptable, sur le fond d'un manque d'intérêt. Les informations dont nous disposons s'arrêtent ici, car dans les témoignages du temps on n'est pas allé au bout des choses; il est certain que l'évolution n'était point favorable à Litzica, mais encore est-il possible que la difficulté du domaine, tellement nouveau pour les disciples, ait produit la crise. Conscient du manque de résultats palpables, comme il s'exprime lui-même dans le *Raportul* (Rapport) présenté au Conseil de la faculté en 11.10.1911, le professeur identifie « l'obstacle capital » auquel il est venu se heurter, dans l'absence totale de connaissances de langue grecque chez les étudiants, un changement étant impératif: « s'il est question de faire ainsi que les études grecs et byzantins ne deviennent pas une sorte d'excroissance traditionnelle et inutile [...] il s'impose de les supprimer ou alors de changer les conditions de vie universitaire ». L'antidote à cette crise serait, d'après l'auteur du rapport, d'inclure dans le curriculum en tant que matière obligatoire un cours de langue grecque de deux années pour les étudiants en histoire qui se spécialisent en histoire antique ou histoire des Roumains ainsi que pour les étudiants en philologie à spécialité philologie roumaine, cette proposition ayant à la base la conviction que « dans la situation présente, mon cours est, sinon inutile, au moins inutilisable »⁴⁹.

Le byzantinologue, sans doute, avait raison à sa manière. Le 6 novembre 1914, lors d'un conseil où l'on débattait le sort de cette chaire, l'historien D. Onciul concluait que la situation respective était engendrée par le système d'enseignement secondaire « trifurqué » (auquel il fallait renoncer en faveur d'un système « bifurqué » comprenant des sections de sciences exactes et humaines), dans lequel les élèves les moins doués, qui avaient raté les sections de sciences exactes ou modernes, parvenaient à la section d'études classiques, cette tare se transmettant ensuite à l'enseignement universitaire⁵⁰. Il proposait – et son idée s'est

⁴⁸ Voir C. Litzica, *Caracteristica epocii bizantine. Lecțiune de deschidere a cursului de Filologie bizantină la Universitatea din București* (Caractéristiques de l'époque byzantine. Cours introductif dans la Philologie byzantine à l'Université de Bucarest), in « Convorbiri literare », 42, nr. 12, décembre 1908, p. 623–630; Idem, *Caracteristica societății bizantine. Lecția de deschidere a cursului de filologie bizantină la Universitatea din București* (Caractéristiques de l'époque byzantine. Cours introductif à la Philologie byzantine à l'Université de Bucarest), in « Convorbiri literare » 44, nr. 1, janvier 1910, pp. 29–37.

⁴⁹ *Ibidem*.

⁵⁰ Concernant le stade insuffisant de l'enseignement de la langue grecque dans l'enseignement préuniversitaire voir les articles des professeurs de spécialité: D. Evolceanu, S. Niculescu-Brăilețeanu, « *Limbile clasice trebuiesc șterse din programa învățământului secundar* », in « Convorbiri Literare »,

attirée l'adhésion des collègues – de changer le règlement, de telle sorte que les langues classiques fussent obligatoires aussi pour les étudiants en philologie moderne et histoire⁵¹.

Des nécessités d'ordre scientifique, ainsi que les pressions faites par Litzica lui-même⁵², qui était directeur au Ministère (ajoutons qu'il n'avait même pas renoncé au poste de directeur de lycée⁵³, cumulant ainsi trois fonctions), et, pourquoi pas, le mécontentement général, faisaient parler et initier des démarches pour la mise au concours de la chaire. Une telle tentative eut lieu entre les années 1912–1913, quand le concours a été ajourné, d'un côté parce qu'on n'avait pas pu se mettre d'accord sur la titularité⁵⁴, de l'autre côté à cause des différends à l'intérieur de la commission nommée pour arbitrer⁵⁵.

Dans ces conditions, les discussions pour la modification de la titularité de la chaire battaient leur plein, diverses dénominations étant proposées comme « études byzantino roumaines », « byzantinologie », *etc.* En 1913 on s'adressa même au Parlement, organisme qui devait proposer un projet législatif visant à réglementer la situation, la faculté lui proposant une chaire de « philologie grecque médiévale et moderne » ; les parlementaires pourtant trouvèrent opportun de légiférer le titre de « histoire de la civilisation byzantino roumaine » (*sic!*), une ineptie critiquée par le doyen I. Bogdan lui-même, qui remarquait le manque de référent, puisqu'une telle civilisation n'avait jamais existé.

30, 1896, nr. 11, pp. 561–665 et Iuliu Valaori, *Studiul gramaticii grecești în învățământul secundar*, en « Convorbiri Literare, 40, 1906, nr. 6–8, pp. 738–743.

⁵¹ Archives Nationales de la Roumanie. Archives Historiques Centrales Bucarest, fonds *Ministerul Cultelor și Instrucțiunii Publice*, dossier 2256/1914, numéro de feuille 57 verso.

⁵² V. Pârvan était très mécontent, et le disait en public, du fait que cette chaire avait été créée spécialement pour C. Litzica : « Ce n'est pas l'intérêt de la Faculté qui a dicté la décision de créer la chaire de philologie byzantine, mais on a pensé à une certaine personne, qui s'occupait des études byzantines (M. Litzica) et qui devait être récompensée – sans égard pour l'intérêt de l'Université – d'un poste universitaire » (Archives Nationales de la Roumanie. Archives Historiques Centrales Bucarest, fonds *Ministerul Cultelor și Instrucțiunii Publice*, dossier 3257/1915, numéro de feuille 23).

⁵³ Dans cette qualité il a eu une dispute avec Spiru Haret, le Ministre de l'Enseignement Public et des Cultes, concernant le refus de réimmatriculer un élève (Popovici Șerban) pour n'avoir pas payé les taxes. Litzica a refusé même d'abord à donner cours à un ordre direct du Ministre dans ce sens, en affirmant qu'on ne le détournerait pas « de sa route ». Cf. la lettre au Ministre du 18 mars 1908, Bibliothèque de l'Académie Roumaine, fonds *Spiru Haret*, cote S 33 (2)/DC.

⁵⁴ Archives Nationales de la Roumanie. Archives Historiques Centrales Bucarest, fonds *Ministerul Cultelor și Instrucțiunii Publice*, dossier 2640/1913, numéros de feuille 68 et 69.

⁵⁵ L'Université de Bucarest avait nommé D. Onciul (président), N. Iorga, D. Burileanu, D. Evolveanu et de la part de l'Université de Iași on avait désigné I. Caragiani, I. Bărbulescu et A. Philippide, mais ce dernier avait démissionné pour des raisons médicales, le conseil de la faculté nommant A. D. Xenopol en tant que « membre de la commission des candidats à la chaire vacante d'études byzantines » (voir la correspondance des Facultés avec le Ministère, dans les Archives Nationales de la Roumanie. Archives Historiques Centrales Bucarest, fonds *Ministerul Cultelor și Instrucțiunii Publice*, dossier 2640/1913, numéros de feuille 67, 75, 76).

Pendant ce temps, le professeur avait finalisé une autre démarche visant l'institutionnalisation des études byzantines. Après avoir passé en revue les perspectives et les réussites de la byzantinologie européenne et exprimé son mécontentement vis-à-vis de l'absence de collections complètes des documents et inscriptions byzantines, les deux se trouvant encore en état de projet, il soulignait que la première phase devrait résider dans « la publication des textes, des documents et des inscriptions ». Ainsi fait-il l'inventaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque de l'Académie en publiant en 1909 un *Catalog al manuscriselor grecești* (Catalogue des manuscrits grecs)⁵⁶, complété par *Studii și schițe greco-române* (Études et esquisses gréco-roumaines), Bucarest, 1912 et conçu selon le modèle du *Catalogul manuscriselor românești* (Catalogue des manuscrits roumains) de I. Bianu⁵⁷.

Toute une dispute s'est créée autour de ce catalogue. D. Russo, dans un compte-rendu de l'ouvrage⁵⁸, en critiquait les erreurs et le manque d'habileté de l'auteur, en louant en même temps la patience et le courage de celui-ci. Mécontent par la critique de Russo, Litzica lui répondait en *Studii și schițe greco-române*, par les arguments repris aux comptes-rendus favorables, venant de l'étranger, y inclus un signé Karl Krumbacher en personne, sans oublier de mentionner qu'il travaillait au service de la science. En 1914, dans le contexte des changements préconisés pour le poste de philologie byzantine, le conflit entre les deux hommes avait atteint son apogée. Russo publie un article qui pratiquement démolit Litzica en tant qu'homme de science, même les qualités jusqu'alors reconnues lui étant niées; au travail de Litzica, écrit D. Russo, « je ne vois qu'une utilité: son activité peut servir d'exemple illustrant comme un chercheur, dépourvu complètement d'instruction et d'adresse peut arriver à des résultats nuls ».⁵⁹

C. Litzica ne capitule quand même pas. Dans le même esprit, il travaille avec G. Murnu à la traduction du XIII^e tome de la collection Hurmuzaki contenant des documents grecs recueillis et publiés par A. Papadopoulos-Kerameus. Une nouvelle critique, celle-là entreprise par Iorga, qui exigeait dès la séance de 28 mai 1910 de l'Académie la destruction du volume réalisé par les deux hommes, a entraîné la décision du haut forum scientifique de retirer l'ouvrage de la circulation de la prestigieuse collection, mais séparément⁶⁰. Une autre contribution, plus modeste,

⁵⁶ Idem, *Catalogul manuscriselor grecești*, Edițiunea Academiei Române, București, Göbl, 1909. L'éditeur divisait les matériaux en « manuscrits historiques et géographiques », « livres scolaires », « littérature », « droit », « théologie », « divers » și « varia ». L'ouvrage bénéficiait d'un appendice, une chronologie et un index des noms propres avec les oeuvres respectives à côté de chacun de ceux-ci.

⁵⁷ Cf. Barbu Theodorescu, *Istoria bibliografiei române* (Histoire de la bibliographie roumaine), Bucarest, Éd. Encyclopédique roumaine, 1972, p. 88.

⁵⁸ D. Russo, *Studii și critice* (Études et critiques), Bucarest, 1910.

⁵⁹ Idem, *Datoria critice și bilanțul unei activități științifice* (Le devoir de la critique et bilan d'une activité scientifique), in « Noua Revistă Română », XV, nr. 9\1914, pp. 129-136.

⁶⁰ Avec le titre *Scrieri și documente grecești privitoare la istoria românilor din anii 1592-1837*, traduse de G. Murnu și C. Litzica (Ouvrages et documents grecs concernant l'histoire des Roumains des années 1592-1837, traduits par G. Murnu et C. Litzica), Bucarest, 1914.

sur les mentions visant les Roumains dans des textes byzantins apparaissait en 1913⁶¹, le texte suivant, sur les fortifications romano byzantines chez nous, n'étant pas publié avant 1920⁶².

Les erreurs faites par C. Litzica dans les ouvrages publiés, laissant croire qu'il n'était pas maître sur les instruments et, pas en dernier lieu, le manque de résultats dans son activité didactique, ont conduit, comme nous l'avons déjà remarqué, à créer l'impression générale qu'il était besoin d'un changement dans la manière d'enseigner la byzantinologie à l'université de Bucarest. I. Bogdan, après avoir soutenu, en toute confiance, G. Murnu, le jeune espoir dans le domaine qui l'avait « trahi », en optant pour l'histoire antique, voulait maintenant Demosthene Russo en tête des études universitaires byzantines.

Il est certain que dans les premières années de la deuxième décennie, Russo avait intensifié ses attaques à l'adresse du maître de conférences Litzica, le considérant plutôt un dilettante; on a des raisons pour croire que ceci était à cause de la chaire universitaire convoitée et Russo n'ignorait sans doute pas la sympathie que le vice-président de l'Académie lui vouait. D'ailleurs, déjà en 1913 Russo avait rédigé un article⁶³ par lequel il militait pour la modification de la titulature de la chaire, qui devrait s'appeler, au lieu d'études byzantines, philologie grecque médiévale et moderne (en réitérant son opinion exposée un an plus tôt, dans *Elenizmul în România* (L'hellénisme en Roumanie), en fournissant des arguments repris à l'espace allemand, français et britannique. Le titulaire de la chaire devrait faire de la science, dit Russo, « non pas d'études de dilettante », mais cela est difficile « lorsqu'on a recours à des manuels médiocres et des articles puisés dans des dictionnaires encyclopédiques » (allusion transparente à C. Litzica). La solution devait être radicale: « le dilettantisme d'un spécialiste universitaire doit être éliminé de l'université », parce que « la maison des muses ne doit pas être transformé en maison des spécialistes incompetents », mais il fallait aussi concentrer les efforts didactiques et de recherche à un seul domaine, optant pour la langue et littérature, l'histoire ou l'art byzantin.

Un an plus tard, Russo donnait le coup de grâce à Litzica, qui manquait jusqu'à la force de se défendre, en publiant un bilan de l'activité de son adversaire⁶⁴. Tous les ouvrages sont durement critiqués et le travail de fondateur du maître de conférences est entièrement démoli, se réduisant à un exemple de

⁶¹ C. Litzica, *Texte grecești privitoare la noi* (Textes grecs concernant les Roumains), in « Convorbiri literare », 47, 1913, nr. 3, pp. 266–279.

⁶² Idem, *Castele romano-bizantine* (Les fortifications roumaines et byzantines), in « Convorbiri literare », 52, 1920, nr. 3–4.

⁶³ *Filologia greacă medie și modernă la Universitatea din București* (La philologie grecque moyenne et moderne à l'Université de Bucarest), en « Noua Revistă Română », XIII, 17/1913, pp. 254–256

⁶⁴ Demosthene Russo, *Datoria critice și bilanțul unei activități științifice* (Le devoir de la critique et bilan d'une activité scientifique), in « Noua Revistă Română », XV, 9/1914, pp. 129–136.

« résultats nuls ». Litzica appartenait au passé, ne pouvait pas affronter les nouvelles exigences de la byzantinologie, spécialisation déjà institutionnalisée en Roumanie. Le besoin d'un souffle nouveau se faisait sentir, et ce besoin fut assouvi lorsque le critique véhément occupa la position tant convoitée à la chaire de byzantinologie.

Il s'était donc créé autour de C. Litzica un climat profondément défavorable, à quelques années à peine après sa nomination à la chaire. Durant la séance du conseil du 6 novembre 1914, mentionnée plus haut, V. Pârvan affirmait qu'« il y a trois ans », Litzica et Valaori déplorant le manque d'auditeurs, on les avait invités à enseigner leur matière durant le séminaire d'histoire ancienne, mais, qu'après un mois seulement, le premier d'eux n'était plus venu aux cours. Le classiciste pensait être justifié, au nom de la « moralité universitaire », de d'exiger la rétrogradation de la chaire au rang de conférence en faveur de la conférence d'histoire des roumains, qui pouvait ainsi devenir chaire. I. Bogdan, celui qui avait fait tant d'efforts, dès la fin du XIX^e siècle pour la formation d'un spécialiste véritable en byzantinologie, était plus dur dans ses appréciations, en critiquant avec véhémence Litzica, en des termes qui rendent tout commentaire superflu : « il ne s'est pas donné la peine de faire régulièrement les cours dont on l'avait chargé et il ne s'est distingué non plus par des ouvrages scientifiques ; M. Litzica a complètement négligé sa chaire. La faculté doit trouver quelqu'un de mieux instruit et plus avide d'études, il est vrai, difficiles, mais très utiles ». ⁶⁵ Le seul à prendre la défense de Litzica a été N. Iorga, qui fit appel à l'indulgence des collègues de chaire pour la souffrance physique du byzantinologue ⁶⁶.

Retiré de sa chaire en 1914, après avoir suscité plus de critiques que d'éloges, surtout vers la fin, C. Litzica représente un moment définitoire pour les débuts des études byzantines en Roumanie. Lors d'une analyse complexe, il faut prendre en considération aussi les problèmes familiaux du premier professeur de byzantinologie de l'Université de Bucarest. Une maladie rebelle, dont nous ne connaissons pas les détails, mais qui revient souvent dans la discussion, a diminué sérieusement sa capacité de travail et sa prestation en tant qu'enseignant, l'obligeant à s'absenter fréquemment à ses propres cours.

⁶⁵ Archives Nationales de la Roumanie. Archives Historiques Centrales Bucarest, fonds *Ministerul Cultelor și Instrucțiunii Publice*, dossier 2256/1914, numéro de feuille 56 verso.

⁶⁶ Nous sommes sûr que la position de N. Iorga était dictée aussi par ses intérêts du moment qui, dans le contexte de la nomination de son ennemi, D. Russo, byzantinologue d'origine grecque, à la chaire de byzantinologie de l'Université de Bucarest, lui demandaient de prendre la défense des contre candidats du savant grec, C. Litzica et surtout N. Bănescu. De toute manière, Litzica a eu toujours soin, depuis le temps qu'il se trouvait aux études à l'étranger déjà, de satisfaire l'amour propre du polyvalent historien, en lui demandant des conseils sur sa carrière, étant près de lui à lors des événements heureux ou tragiques dans la vie de Iorga (voir la lettre de condoléances datée 25.09.1912, adressée à celui-ci, Bibliothèque de l'Académie Roumaine, fonds *Scrisori*, cote S42\CDLXXXI).

L'importance de ses initiatives éditoriales consistent dans le fait que, aussi défectueux qu'ils fussent à certains égards, ces instruments rendaient possible le traitement de certains sujets historiques du Byzance ou connexes au domaine, et cela non seulement pour les byzantinologues, mais aussi bien pour des historiens étrangers à cette spécialisation. D'un autre côté il a fait connaître, par ses nombreuses ouvrages de popularisation, la beauté et les pièges inhérents au domaine, avertissant ceux qui désiraient accéder à la condition de byzantiniste sur les exigences, mais en identifiant même temps les opportunités, les aires où l'on pouvait apporter sa pierre. Et ce qui n'est pas moins important, ses cours, s'ils n'ont pas atteint les résultats espérés, ont au moins préparé le terrain au futur professeur à la chaire de philologie byzantine, qui ne sera pas autre que son ennemi le plus acerbe, Demosthene Russo.